

Toute vie est un roman

Histoires personnelles et grande Histoire se croisent dans *Austerlitz*, nouvelle excursion chorégraphique dans l'histoire de l'art par **Gaëlle Bourges**, inspirée par le roman de W. G. Sebald.

PAR THOMAS HAHN



© DANIELLE VOIRIN

L'histoire est une revenante perpétuelle. Elle se glisse dans les rêves, infiltre les esprits, courbe les corps, trouble les relations. Elle part du réel pour squatter la fiction et ressurgir dans les œuvres. Impossible de lui échapper. L'Histoire, c'est des histoires. Dans *Austerlitz*, elles sont authentiques. « Alice a vraiment rencontré Agnès. J'ai vraiment fait les rêves que j'ai racontés. » Etc. Entre douceur onirique et objectivité distanciée, la voix de la narratrice arrive du off et fait résonner le cube scénique, blanchâtre, où se mêlent histoire de l'art, corps oniriques, récits personnels et photographies en noir et blanc. *Austerlitz* a pour matière les souvenirs des interprètes, le plus souvent en lien avec la danse, le cinéma, la littérature : Steve Paxton et la Judson Church, Loïe Fuller, Agnès Varda, Aby Warburg et W.G. Sebald. Mais aussi un complexe sportif dans la banlieue, la Bibliothèque nationale de France, des concerts punk, le théâtre de Brecht ou un enfant polonais, conçu pendant la guerre d'un père de famille français...

Sept corps dans un même espace, articulés en danses stylisés, corps à la fois acteurs de leurs propres histoires et faisant chœur comme dans l'antiquité. Vus à travers le rideau translucide qui sépare la scène de la salle, ils rayonnent depuis ces temps où telle interprète prenait son premier cours de danse classique, telle autre rencontrait Simone Forti et la Contact Improvisation, ou se construisait à travers une œuvre d'Agnès Varda.

Mais si chaque interprète raconte son histoire, la voix de la narratrice est la même pour tous, des souvenirs d'enfance aux regards sur la colonisation en Algérie comme dans la conquête du Far West aux dépens des Amérindiens. Tout s'entrelace et fait récit, comme pour dire l'humanité dans ce cube-monde. *Austerlitz* est un récit collectif, un tourbillon d'impressions où les lambeaux d'histoire(s) révèlent les ombres du passé, permettant à l'individu de reconstituer son histoire, de faire communauté et de se fondre dans la grande Histoire, comme chez Jacques Austerlitz, héros du roman de Sebald.

De l'espace aux costumes, tout est vaguement noir ou blanc dans *Austerlitz*, comme ces photographies issues d'archives, souvent personnelles. Car chaque vie est un roman. Et les corps s'articulent tantôt tels des pantins, tantôt en gestes baroques, tremblements pogo et tant d'autres, évoquant tantôt la danse serpentine de Loïe Fuller, tantôt *Mère Courage* de Brecht. Mais sur tout plane une ambiance fantomatique et énigmatique qui gomme la hiérarchie que nous aurions tendance à établir entre l'intime et le politique. Car en partant des vies de chacune et chacun qui apparaissent sur le plateau, Gaëlle Bourges met la danse au diapason des réalités obliques convoquées, sans céder à l'illustration. Ces ambiances et leurs mystères ne sont pas sans rappeler l'onirisme qui a fait la réputation d'un Marcos Morau, voire d'un Castellucci comme magiciens d'espaces mentaux insondables.

AUSTERLITZ
de Gaëlle Bourges,
Le Carreau du Temple,
13-14 décembre